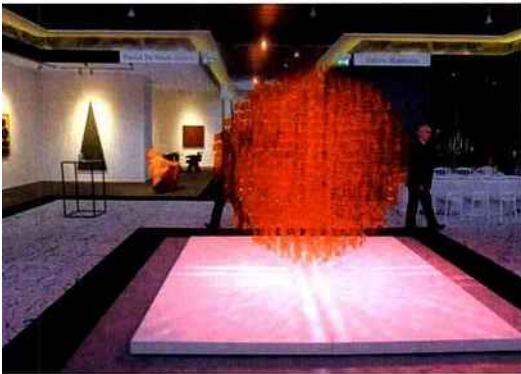




FOIRE

La Brafa toujours plus contemporaine

La Brafa s'ouvre cette année plus encore à l'art contemporain, même si la foire de Bruxelles reste fidèle aux antiquités, avec de la statuaire, de la peinture belge, de l'archéologie, de l'art tribal... Tour d'horizon de la manifestation. *Par Alexandre Crochet*



Œuvre de Julio Le Parc dans une allée de la Brafa 2017. Photo : A. C.

À Bruxelles, la Brafa fait fi des frontières. À l'heure où les crispations nationales, les événements dramatiques ou le repli communautaire inquiètent, la foire montre un chemin éclairé, un creuset des cultures parfois lointaines et offre un melting-pot élégant et convivial où convergent Belges, Français et ressortissants des pays voisins. Ce creuset d'Europe aurait plu à Goethe, qui avait montré dans *Le collectionneur et les siens* les vertus de la collection, dont le dessein est de dépasser les frontières nationales, mais aussi de créer un dialogue...

De fait, la Brafa, longtemps cantonnée dans un registre traditionnel des antiquités, s'ouvre à vraiment tous les domaines, en accueillant pour cette édition des œuvres de l'artiste cinétique Julio Le Parc. L'art contemporain est renforcé cette année par l'arrivée de plusieurs galeries telles que Omer Tiroche (Londres) qui montre entre autres un cheval et un tableau à clous de Günther Uecker, membre allemand du groupe Zero, ou la galerie bruxelloise Rodolphe Janssen. « Au moment où tout s'internationalise, j'ai pensé beaucoup à l'importance du marché local. J'ai préféré être ici qu'à l'Armory [Show à New York]. En Belgique, nous n'avons pas les riches Russes comme à Londres, les gens de la mode comme à Paris, les très gros collectionneurs comme à New York ou à Zürich, mais nous avons un vrai marché, avec des gens qui vivent avec l'art. Notre galerie est en partie centrée sur les artistes émergents. Être ici, c'est une façon de rencontrer des amateurs qui pratiquent le crossover dans leurs goûts », confie le galeriste. Celui-ci a misé aussi bien sur des pièces anciennes de Wim Delvoe, des blasons peints sur des pelles (à 120 000 euros l'ensemble), que sur de nouvelles céramiques réalisées pour la Brafa par Gert et Uwe Tobias (à partir de 2 500 euros).

Autre arrivant, Bernier/Eliades (Athènes, Bruxelles) apporte en particulier une œuvre de Tony Oursler aux yeux qui s'ouvrent et se ferment sur des écrans LCD. Mais que les habitués de la Brafa se rassurent : la foire reste le paradis de la statuaire, de la peinture belge, de l'archéologie, de l'art tribal mais aussi fertile en surprises, telle la série de peintures du XIX^e siècle sur les maladies des yeux à la galerie Finch & Co (Londres) qui de loin évoquent plutôt la surface de la Lune. À 39 000 euros les onze, c'est une curiosité absolue.

BRAFA, jusqu'au 29 janvier, Tour & Taxis, Avenue du Port 86 C, Bruxelles, www.brafa.be

LA BRAFA,
LONGTEMPS
CANTONNÉE
DANS UN
REGISTRE
TRADITIONNEL
DES ANTIQUITÉS,
S'OUVRE À
VRAIMENT TOUS
LES DOMAINES



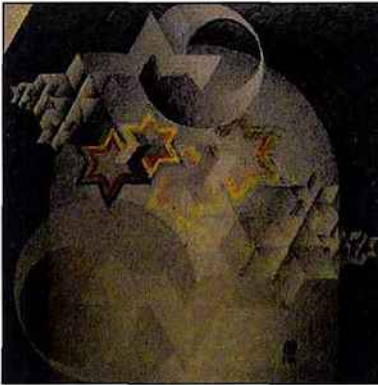
Œuvre de Wim Delvoe de 1990 sur le stand de la Galerie Rodolphe Janssen, Bruxelles. Photo : A. C.

Lire aussi notre numéro spécial publié à l'occasion de la Brafa 2017 :





Nos coups de cœur à la Brafa



Simon Hantaï, *Panse*,
1964, peinture sur
toile, 75 x 56 cm.
Courtesy Galerie
Alexis Lartigue, Paris.

> La galerie Alexis Lartigue (Paris) présente au revers d'une cloison invisible depuis l'allée cette œuvre de Simon Hantaï, issue de la période des *Panses*. Marquant l'obsession de l'artiste pour la fécondité et les intestins, ce n'est pas son cycle le plus connu du marché mais il contient sa démarche emblématique de travail de pliures. D'où son prix plutôt doux - 75 000 euros - comparé aux records récents.

> À 12 000 euros, ce n'est pas la pièce la plus chère de la Brafa, riche en sculptures. La galerie parisienne Xavier Feckhout présente ce modèle en cire d'origine, qui a viré au rouge avec le temps, sur son socle en brique réfractaire qui a servi pour la fonte. Ironie du sort, il y a deux ans, l'antiquaire avait vendu sur la Brafa un bronze tiré de ce modèle, exécuté par un sculpteur qui a réalisé beaucoup d'œuvres publiques à Bruxelles.



Raymond De Meester,
Léopard, cire. Courtesy
Galerie Xavier
Feckhout, Paris.



Lucas Cranach
l'Ancien, *Portrait
de l'Electeur de Saxe
Frédéric le Sage*, 1532,
huile sur panneau,
20 x 14,6 cm.
Courtesy Galerie
Kunstberatung
Zürich.

> La galerie Kunstberatung Zürich consacre la moitié de son stand à des tableaux primitifs religieux et l'autre à la peinture des XVI^e et XVII^e siècles. Plus connu pour ses nymphes, plus onéreuses que ce portrait proposé à 900 000 euros, Cranach a peint une série de portraits de Frédéric III dit le Sage, dont il existe « beaucoup de versions car ils étaient accrochés dans nombre d'administrations », explique sur le stand Ivan Shakhov. « Beaucoup sont des versions d'atelier, mais celui-ci a été authentifié par le spécialiste de l'artiste, Werner Schade », poursuit-il.

> Cette galerie de Liège, La Mésangère, a le sens de l'histoire. Présenté au seuil de son stand, ce buste en tondo représentant le valeureux Charles de Batz, dit d'Artagnan, est taillé dans le marbre blanc et cerclé de noir. Peut-être une évocation funèbre de sa disparition tragique, le capitaine des mousquetaires du roi étant tombé sur le champ de bataille à Maastricht en 1673.

Buste en médaillon de d'Artagnan,
marbre blanc et noir, XVIII^e siècle,
diamètre 109 cm. Courtesy Galerie
La Mésangère, Liège.

